

**En finir avec l'innocence.
Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway**

*« Good stories reach into rich pasts to sustain thick presents
to keep the story going for those who come after ».¹*

Avant propos

Mail du 24 juin 2010 à Eva Rodriguez

« "Donna Haraway et la tentation de l'innocence" pourrait constituer le titre provisoire.

Je souhaiterais explorer la thématique de l'innocence, récurrente dans le travail de la philosophe; la non-innocence de l'écriture, d'une part, qui s'avère technique — je souhaiterais l'aborder dans sa dimension la plus pratique: comment, pourquoi —, la non-innocence ensuite comme thème récurrent de ses derniers écrits quand elle explore les rapports avec les animaux, et multiplie et complique chaque question. On les retrouve dans son appel à des personnages de trickster, à l'avocat du diable, ...La non-innocence semble forcer à déplier les problèmes, à explorer des plis inattendus et non-perceptibles, à créer de l'inconfort sans cependant paralyser l'action et la pensée. La thématique ferait-elle partie d'un arsenal pragmatique? »

Mon mail s'achevait par une proposition : réunir Isabelle Stengers et Donna Haraway pour en débattre ensemble, en profitant d'une rencontre prévue peu de temps après².

Si la thématique de la non-innocence m'était apparue comme une problématique récurrente de « When Species Meet », lorsqu'il s'est agi de l'expliquer, c'est toutefois à un passage qui ne la mentionnait pas que je me réfèrais : « *Aucune réponse ne pourra faire que qui que ce soit se sente bien pour longtemps.* » Ce passage se prolongeait, quelques lignes plus loin, avec : « *quelquefois, une rencontre polie réunit ensemble deux êtres quasi-individués, peut-être même avec leurs noms personnels publiés dans de grands journaux, et dont les histoires peuvent rappeler des histoires confortables à propos des sujets de la rencontre, deux par deux. Mais le plus souvent, les configurations des créatures se présentent sous la forme qui rappelle plus le jeu du « cat's craddle », du genre de ceux qui sont tenus pour acquis par les bons écologistes, les stratèges militaires, les spécialistes de l'économie politique et les ethnographes (...) Il n'y a, concluait Haraway, en reprenant les mots de John Law et Anne-Marie Mol, dans un monde aussi multiple et aussi partiellement connecté, aucun site de repos »³.*

J'avais donc en quelque sorte intuitivement relié la question de l'innocence à celles de la tentation du confort et de la « bonne position » d'où les choses apparaissent simples. J'avais bien sûr, dans une lecture antérieure et peu attentive à cette dimension, repéré ça et là la présence du terme-lui même, sous la double forme d'« innocence » ou de « non-

¹ « *Les bonnes histoires plongent dans de riches passés pour soutenir des présents épais afin que l'histoire continue pour ceux qui viendront après*» Donna Haraway, « Sowing Worlds: a Seed Bag for Terraforming with Earth Others ». For *Beyond the Cyborg: Adventures with Haraway*, sous la direction de Margaret Grebowicz and Helen Merrick, Columbia University Press, 2013.

² Colloque organisé à Cerisy La Salle, du 2 au 9 juillet 2010, sur le thème « Que savons-nous des animaux ? »

³ *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, pp. 41 et 42. Ce livre sera référencé WSM dans les notes qui suivront.

innocence », toutefois sans les répertorier explicitement — j’avais juste le sentiment qu’ils apparaissaient plus souvent que dans les écrits précédents et surtout, en comparant avec le souvenir que j’avais de *Primate Visions*⁴, dans un sens qui me semblait différer. Ultérieurement, une lecture plus orientée a confirmé cette première impression : comparaison faite avec le livre précédent, le Manifeste des espèces compagnes, où le terme n’apparaît qu’à une reprise⁵, j’ai eu la surprise d’en découvrir, dans *When species Meet*, près de vingt occurrences, et ce bien qu’il ne soit pas repris dans l’index (alors que « indigestion » s’y trouve, avec à peine plus de la moitié des occurrences).

Ce thème importe. Il importe pour Haraway. Il importait pour moi. Et il importait également pour Isabelle Stengers, qui en fait le nœud d’introduction d’un article qu’elle lui a consacré, en s’intéressant à la technique d’écriture de Haraway.

Etre responsable, pas coupable

Isabelle Stengers : Je crois qu’il y a deux thématiques où tu ferais merveille étant donné le thème qui intéresse Vinciane, Donna, c’est le *craft*⁶, la non innocence des mots et c’est aussi les dégâts qu’a commis la recherche d’une position innocente dans nos traditions de savoir.

Donna Haraway : J’ai une fois fait une interview avec une biologiste de l’université d’Indiana, Martha Crouch, une biologiste moléculaire spécialiste des plantes; elle était une sorte de star dans une université qui était étroitement liée à Monsanto et aux recherches sur le développement cellulaire et la biologie moléculaire, impliquées dans le développement des biotechnologies et de la révolution agricole de la fin du 20^{ème}. Elle aimait la biologie et elle aimait les plantes. Mais elle est devenue de plus en plus réticente à exercer son savoir-faire dans les conditions qui lui étaient offertes. Pourtant elle sentait qu’elle avait une sorte de *jouissance*⁷ à l’exercer. Une *jouissance* biologique. Or, à l’idée qu’elle pratiquait une sorte de *craft* qui lui donnait la jouissance, elle s’est mise à réfléchir à propos de cette permission que le plus élevé des laboratoires scientifiques s’octroyait et donnait : une sorte de quasi droit à donner la vie. C’était une sorte Peter Pan permanent, une sorte de pré adolescence permanente, sexuelle mais pas encore sexuelle, — IS : *non accountable*⁸— ; oui, une façon de jouer, mais sans conséquences. Le génie de la science n’est pas le rationalisme, mais c’est la place du pur jeu, et nous sommes autorisés à le faire. C’est le culte de la curiosité scientifique. Martha Crouch a alors déclaré qu’elle avait fait l’expérience de tout cela et qu’elle en connaissait la valeur, mais elle pensait qu’il devait y avoir une autre formation, sociale et psychologique, une formation qui n’est pas innocente, une formation qui abandonne le monde de Peter Pan en faveur d’un monde de joies et de souffrances, qui est celui de la responsabilité et de la curiosité à l’égard de la densité de ce monde, avec leurs

⁴ Verso, Londres, 1992.

⁵ J’ai utilisé la traduction française de ce livre, en opérant cependant ici et là une correction. Là où le traducteur a choisi, à tort me semble-t-il, le terme « Espèces de compagnie », je remplacerai par celui, bien plus proche du sens que veut lui donner Haraway, et tout autrement chargé, d’ « Espèces compagnes ». Par rapport à la mention de l’innocence, on la trouvera p. 108, « En investissant cet héritage sans feindre l’innocence, nous pourrions atteindre la grâce créative du jeu ». Titre et références de la traduction : *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*. Traduit de l’anglais par Jérôme Hansen, Paris, Les Editions de l’Eclat.

⁶ J’ai finalement renoncé à traduire ce terme et l’ai laissé dans la langue originale, car aucune traduction française — « savoir-faire » (que je réserverai à *skill*), « métier »— ne rend les deux sens cultivés par l’anglais, de l’artisanat, de l’expertise manuelle, et de la ruse du métier. La dextérité aurait pu presque convenir, combinant adresse et travail des doigts, mais à nouveau sans cette notion de ruse qui me semble, dans ce contexte, essentielle.

⁷ En français dans l’interview.

⁸ Le terme pourrait se traduire par « celui qui ne répond pas de ses actes », dans le sens de celui qui ne se sent pas tenu d’être responsable des conséquences.

conséquences, un monde où se pose la question de comment on fait, ensemble, avec les plantes, sur cette terre. Finalement, alors qu'elle venait d'avoir une bourse de 5 millions, et qu'elle venait juste de figurer à la première page des journaux les plus importants de son domaine, avec son labo et ses post doc, elle a choisi ce moment pour refuser cette bourse, et pour en faire l'annonce publique. Elle a annoncé qu'elle allait dorénavant enseigner à propos de ce vers quoi conduisent les recherches, en s'intéressant à présent à qui mange et qui ne mange pas, et à qui mange quoi et qui ne le fait pas. La biologie des cultures, selon Martha Crouch, si on la considère sérieusement comme touchant à la question de la nourriture, doit être inscrite dans des questions de justice, pour les plantes et pour les personnes. Elle a misé sur le fait qu'elle avait devant elle trois ans de crédibilité avant de n'être plus personne, et que pendant ces trois ans, elle serait un scandale dans son domaine, un scandale dont on ne pourrait pas se débarrasser du fait qu'elle était une jeune et brillante chercheuse, juste au sommet de sa carrière. Et c'est l'autorité qu'elle a choisi d'utiliser pendant ces trois ans, pour parler à autant de chercheurs qu'elle le pourrait sur comment reconstituer notre socialité et notre psychologie dans la pratique de notre travail. Non pas dans ces trucs « où les sciences prennent leur responsabilité quant aux problèmes sociaux », il y a des lieux pour cela, mais au cœur de son travail de chercheuse.

A l'époque je pensais en fait qu'elle avait tort. Certes, elle a dit qu'elle allait garder son poste à l'université, qu'elle n'allait pas renoncer à son travail d'enseignante ou de conseillère, et elle s'est arrangée pour que ses chercheurs ne soient pas pénalisés par rapport à cette décision. Mais pour moi, il fallait accepter le besoin de plaisir, le besoin de souffrance, le besoin de savoir et le besoin de ne pas savoir, il fallait, d'une certaine manière, lui trouver une place ; j'étais déçue qu'elle renonce aux subventions. En fait, je sais qu'elle a voulu attirer l'attention sur l'impossibilité de sa situation, et donc mon jugement est un peu injuste, la personne réelle a fait tout ce qu'elle a pu, mais j'aurais voulu qu'elle reste là, plus longtemps, et qu'elle cherche une manière, d'une façon ou d'une autre. Quoique je valorise le fait qu'elle ait dit non, je ne pouvais pas être d'accord. Pour moi, quoiqu'elle soit toujours professeure, d'une certaine manière elle n'avait pas pris au sérieux ses recherches. Et j'ai fait la même chose, j'ai moi-même quitté le labo, et beaucoup d'autres l'ont également fait. Karen Barad⁹, quant à elle, continue à essayer, elle continue à se considérer comme physicienne théorique, et elle se bat pour continuer à faire de la physique théorique. Les physiciens n'ont pas voulu lui donner un poste, elle est une théoricienne féministe, pour eux elle est passée du côté obscur, sa trahison est trop grande, mais elle continue à se battre, et nous verrons jusqu'où elle pourra aller. Ainsi la non-innocence en science m'intéresse — et elle m'intéresse aussi à un niveau personnel, parce qu'elle a pu répondre, chez moi à un besoin psychologique d'être une bonne fille. J'ai toujours envié celles qui, comme Isabelle, c'est la fiction que je construis à son sujet, n'ont pas eu besoin d'être cette fille obéissante, pour quelque raison que ce soit, et qui pouvaient se rebeller comme filles.

VD : Il y a quelque chose de vrai, je me souviens de ce que toi, Isabelle, tu m'as raconté, quand tu étais petite, s'il y avait une injustice, tu pouvais prendre le risque de foncer sans savoir si tu allais être suivie quitte à te mettre tout le monde à dos.

IS : Ce que je t'ai raconté c'est plutôt que quand je n'ai pas osé, j'ai eu honte et j'ai gardé avec soin la mémoire de cela. Cela m'a un peu servi de boussole. J'ai eu honte quand j'ai laissé faire ou dire, et j'ai appris au travers de cette honte, et c'est loin d'être fini.

DH : Tu as été dotée/douée de la honte. Et moi j'ai été dotée de culpabilité, ce qui est tout différent. Et j'ai appris la honte bien plus tard et c'était après que j'aie abandonné la culpabilité. J'ai commencé à comprendre le caractère extraordinairement auto-centré de la culpabilité, l'inexcusable narcissisme du Peter Pan de la culpabilité. La culpabilité c'est un peu comme la jouissance de la curiosité ; vous êtes toujours en train de vous

⁹ La physicienne Karen Barad est souvent citée par Haraway, notamment pour ses notions d' « agential realism » et d' intra-action. Barad insiste sur l'inséparabilité ontologique d'agentivités inter-agissantes. Le néologisme d' « intra-action » se propose comme une alternative à (et un remise en question de) la métaphysique individualiste. Les choses ou les objets ne préexistent pas à leurs interactions, ce sont les objets qui émergent dans des processus d'intra-actions particulières.

préoccuper de l'état de votre propre âme, d'une certaine manière, et vous ne cherchez pas à voir avec les autres ce qu'on est en train de faire tous ensemble. Et j'ai commencé à comprendre également l'acceptation, profondément ancrée dans les traditions bouddhistes, de non savoir, de non pouvoir, de « non » avec toutes ses valences, parfois la valence du rebelle, parfois la valence du vide, de la colère. Il y a plusieurs valences au non, mais le non savoir, le non pouvoir, j'ai dû, pour quelque raison que ce soit, atteindre les limites de cette tentative de vouloir tenir tout ensemble pour accepter de laisser aller, et je pense que cette nécessité [de vouloir tout tenir ensemble] a à voir avec la culpabilité, psychologiquement et sociologiquement.

Le thème de la culpabilité revient souvent chez Haraway. Elle pourrait apparaître comme l'autre de l'innocence. Mais c'est cette alternative que Haraway justement refuse, par le choix en quelque sorte incontournable que cette alternative assigne : celui entre victime et coupable. Cette assignation revient à exiger de la part de la victime une innocence totale, elle lui enjoint d'être une victime impeccable. Une exigence exorbitante, puisqu'elle requiert une mise en ordre de ce qui, justement, ne peut pas être mis en ordre, de ce qui ne demande ni aveu, ni culpabilité, ni innocence, ni rédemption, mais curiosité dans le plaisir et l'inconfort, et responsabilité. Une attention aux conséquences, non aux causes : une réponse, pas une explication, quelle qu'elle soit. Ce lien entre l'innocence « irresponsable », la tentation d'harmoniser le désordre et la confusion entre réponse et explication se tisse lorsqu'Haraway écrit de la culpabilité qu'elle relève finalement de « cette arrogance cosmique de la culture américaine (dans ce cas-ci, la nôtre), qui nous mène à croire que toutes les fautes ont leurs causes et qu'il nous est possible de les identifier ». « Les dieux, conclut-elle, doivent bien se moquer de nous. »¹⁰

Une écriture non-innocente

Isabelle Stengers aborde, au début de l'entretien dont j'ai reproduit l'extrait ci-dessus, la question de la non-innocence des mots qu'on utilise en termes de « craft ». La question d'une technique non innocente de l'écriture ne m'était pas directement apparue, si ce n'est sous la forme de la nécessité, invoquée par Haraway, de la réinvention sémantique qu'exigent les catégories émergentes, celles qui fabriquent de nouvelles identités dans les relations interspécifiques. Il est vrai, le fait de nommer a des conséquences concrètes et non-innocentes qui structurent ces rapports ; et, comme scientifique, elle a pu prendre la pleine mesure du travail invisible mais bien réel des mots qui façonnent ce que les chercheurs apprennent à voir¹¹.

Mais Stengers avait pris ce problème par un autre bout. Elle parlait de ce que son propre rapport au texte l'obligeait à penser, de comment ce texte pouvait l'affecter et être affecté par la manière de penser les problèmes qu'il pose. En d'autres termes, c'est dans l'épreuve de la traduction, épreuve technique qui engage aux conséquences, que la question de la non-innocence s'imposait, dans la mesure où la traduction se doit de rendre perceptible et « faire sentir » : « *Il faut le reconnaître traduire Haraway n'est pas facile car l'écriture qu'elle pratique est, selon ses propres termes, de l'ordre de la « technologie ». Que l'écriture opère, que les mots soient agissants, que les histoires, et la manière dont elles sont racontées, important est pour Haraway toujours le cas – y compris lorsque la rhétorique textuelle vise à mettre sa lectrice dans la position d'avoir à suivre une argumentation incontournable, à partager un point de vue présenté comme foncièrement anonyme. Y compris donc lorsque le texte s'efface au profit de l'idée à laquelle il s'agit d'adhérer et dont il a été le simple véhicule. Le texte d'Haraway, quant à lui, ne s'efface pas : comme c'est le cas pour un texte poétique, se borner à « en prendre connaissance » constitue une légère erreur. On ne s'en*

¹⁰ *Manifeste*, p. 65.

¹¹ WSM, note 55, p. 375, voir à cet égard également *Primate Visions*.

étonnera pas : Haraway est extrêmement sourcilleuse en ce concerne les contraintes, si décriées dans nos pays, du politically correct. Pour elle, les mots exigent toute notre attention – pas question de protester que l'on est innocent de ce qu'ils convoient lorsqu'on les utilise. Mais elle est « correcte » à sa manière propre. Pas question non plus de chercher des mots « innocents », ceux que l'on pourrait employer en toute confiance. L'écriture de Haraway fait passer, fait sentir que la manière engage, construit un paysage et ce à quoi le paysage invite – et il ne s'agit jamais d'une invitation innocente. Non seulement le paysage n'est jamais celui du jardin d'Eden, mais il s'agit de perdre toute nostalgie envers ce jardin, envers l'harmonie du dire vrai. Bien dire, c'est échapper à l'alternative innocence/péché, pour un art des mots, et donc aussi de la pensée et du sentir, qui se veut « responsable ». Et cela non pas au sens où on aurait la maîtrise, où on pourrait prévoir et revendiquer les conséquences, mais au sens de accountable : on ne pourra se réfugier derrière un « je n'avais pas voulu cela » ; on devra répondre des conséquences. Répondre, c'est-à-dire apprendre, reprendre, oser de nouvelles versions (ou tropes) encore un peu plus « bizarres », « tordues » (queer), décontenançant encore un peu plus les anticipations, échappant à des pentes toutes faites dont on n'avait pas perçu la dangereuse proximité ».

Les mots deviennent chair

Art et puissance des mots, art de la pensée et du sentir, de l'attention. Oui, les mots ne sont pas innocents, et cela même pour celui qui les évoque. Dire de sa chienne Cayenne que celle-ci peut lui pardonner lorsque Haraway comprend tout de travers, et qu'elle est souvent prête à s'engager à nouveau dans la relation malgré les malentendus, c'est bien sûr anthropomorphiser, Haraway en est consciente. « *Mais ne pas le dire de cette manière est encore pire, dans le sens que ce ne sera alors ni fidèle, ni poli* »¹². On se souviendra que c'est par cette même impolitesse, remarquablement analysée par Eileen Crist, que les pionniers de l'éthologie dite aujourd'hui classique ont contribué à mécaniser l'animal, notamment en rendant incontournable une sémantique de l'objectivité et une syntaxe de la passivité — les animaux *sont mus* par des instincts, ou des « drive », ou encore, leurs actions *sont déterminées* par un programme¹³. A l'égard de qui sera la véritable impolitesse du refus ou de l'acceptation de l'anthropomorphisme ? Et quelles en seront les conséquences ? Comment cette syntaxe et cette sémantique nous rendent-elles capables, ou incapables, de répondre ? Voilà la question. Comment pourrions-nous nous déprendre de notre tendance à considérer les relations avec les espèces compagnes comme un simple reflet de nos intentions ? Comment pourrions-nous envisager la réalité comme en train de se faire¹⁴, c'est-à-dire également de nous défaire et de nous refaire, dans un processus qui distribue les agir et les devenir ? Et comment faire pour que ce qui est compris dans la syntaxe soit également compris dans la chair ?

« *Je résiste à me faire appeler la « maman » de mes chiens par peur des risques d'infantilisation de ces canidés adultes (...) Nous vivons selon d'autres tropes, d'autres métaplasmes. D'autres noms et pronoms sont nécessaires pour décrire le genre de parenté que constituent les espèces compagnes* »¹⁵. La figure de style du métaplasme est privilégiée par Haraway. Elle consiste à une altération, intentionnelle ou fortuite, qui aboutit à refonder ou remodeler un mot par ajout, omission, inversion ou transposition de ses lettres, syllabes ou phonèmes — comme s'il s'agissait d'une faute de copiste. Ce privilège du métaplasme n'a rien d'une coquetterie telle qu'on peut en retrouver sous une forme de routine innocente dans

¹² WSM, p. 242.

¹³ Crist E. *Images of Animals*, Philadelphia, Temple University Press, 1999, et plus particulièrement p. 89.

¹⁴ Voir à cet égard le travail de William James, pour lequel la réalité n'a de sens qu'en train de se faire, et la vérité de signification qu'en rapport avec un processus de « réalisation ».

¹⁵ *Manifeste des Espèces Compagnes*, p. 105..

certains textes contemporains. Pas chez Haraway. De toutes les métaphores, le métaplasme est le trope qui se retrouve à la fois dans le signe et dans la chair : le texte se laisse instruire par l'opération même qui guide les inventions de la vie dans les corps, que ce soit la refonte des codes du vivant, ou le remodelage du corps des humains et des chiens dans leurs relations réciproques — transfection, symbiogenèse. Mais j'y verrais encore un autre motif, tout autant lié à l'équivocité du terme, à sa double évocation. Ces tropes, parce qu'ils créent des écarts minimes dans la forme, gardent de ce fait le lien historique et vivace entre les usages. Ils s'avèrent alors propres à « re-susciter » — autre métaplasme¹⁶ —, dans le même mouvement, la signification d'origine et les significations nouvelles qui se proposent, sans perdre le lien qui les attachent, sans que le signe ne vienne rompre avec la réalité qu'il évoque. Le métaplasme, en d'autres termes, crée un pli. Il *complique*.

Rien d'innocent : il s'agit de chercher à connecter des hétérogènes, et c'est ce pourquoi nous convoquons usuellement les métaphores. Mais les métaphores si on prête attention à ce type de conséquences, peuvent mal connecter. Les « comme si » des analogies métaphoriques se fondent souvent sur une absence ou un au-delà du réel ; les catachrèses, ces métaphores qu'on dit mortes et dont notre langue abonde, sont quant à elles, les figures de l'amnésie : qui pense encore à la biche en utilisant un pied-de-biche ? L'innocence ne tient ici que dans l'oubli — et l'oubli n'est pas un chemin vers la réponse¹⁷. On comprendra dans cette même perspective ces remaniements qu'Haraway impose à la langue, quand les substantifs sortent de leur catégorie — la « réalité » ou la « fiction » redeviennent verbes d'action¹⁸. Ou encore quand les étymologies réactivent des sens oubliés — respect, *re-specere*, qui noue le terme, oh combien non-innocent d' « espèce » avec celui qui désigne l'acte de rendre le regard, de « répondre, regarder réciproquement, remarquer, prêter attention, avoir un regard courtois pour, avoir de l'estime »¹⁹. Pas d'innocence encore dans cette alliance étrange, au goût d'épice (*spice*) et d'oxymoron²⁰.

Chercher des tropes « *qui nous invitent à prêter attention et à entendre les surprises qui nous font sortir des sentiers battus* »²¹ : je transposerais volontiers, à cet égard, ce que Haraway reprend à Vicki Hearne, lorsque cette dernière évoque la raison pour laquelle, dans leurs pratiques linguistiques, les dresseurs de cirque, les cavaliers et les amateurs de sports canins attribuent intentionnalité et conscience à leurs animaux. Ces pratiques ne sont pas seulement orientées vers une (éventuelle) transformation de ceux à qui ils s'adressent²², mais opèrent à l'égard des locuteurs eux-mêmes : parler de cette manière interdit d'oublier qu'il y a là « quelqu'un à l'intérieur ». Car le langage opère, à commencer par sur qui le parle. Tu te fais dans ce que tu dis, les technologies d'écriture fabriquent les personnes²³. Comme elle

¹⁶ Ce métaplasme m'est inspiré par une conversation avec Maria Puig de la Bellacasa : le terme renvoie à la résurrection, qu'il altère par coupure et par suppression d'un « s », et qui insiste, en divergeant du terme originel, pour pointer vers le fait de *susciter à nouveau* : tant le « à nouveau » que le fait que quelque chose « suscite » et « est suscité » sont à la fois activés par la distorsion.

¹⁷ « *Forgetting is not a route to response* », *WSM*, note 13, p. 345.

¹⁸ « *La réalité est un verbe d'action, et les substantifs semblent contenir plus de gérondifs qu'une pieuvre n'a d'appendices* », *Manifeste*, p. 14, traduction modifiée.

¹⁹ *WSM*, p. 19.

²⁰ Pour ne donner qu'un aperçu, Haraway rappelle que le terme espèce s'inscrit dans un type discursif tout autant humaniste que raciste qui lie le colonisé, l'esclave, le non-citoyen et l'animal, tous réduits à des types, tous « Autres » de l'homme rationnel et tous essentiels à sa constitution. Par ailleurs, « espèce en danger » utilisé pour désigner les Américains d'origine africaine rend perceptible « l'actuelle animalisation qui nourrit tant la racialisation libérale que conservatrice » *WSM*, p. 18.

²¹ *Manifeste*, p. 40.

²² Quoique cette dimension soit d'une importance cruciale, pour Haraway cela va sans dire ; voir à cet égard le beau travail des sociologues Arnold Arluke et Clifford Sanders (1996) *Regarding Animals*, Philadelphie : Temple University Press, 1996.

²³ *WSM*, note 1, p. 360.

l'écrit à son père, journaliste sportif, dans une série de lettres qui accomplissent, en le recomposant, son héritage²⁴, les mots « *sont des outils qui façonnent des vies plus pleines (...)* Ton travail m'a appris que "écrire une histoire" est une très bonne manière de "faire une vie" »²⁵. On est toutefois bien loin d'une conception de l'écriture thérapeutique (ou de l'authenticité), qui serait la version « salvatrice », voire « rédemptrice » de l'acte d'écrire — encore une figure de l'innocence. Façonner, par l'écriture, une vie plus pleine n'a rien à voir avec la plénitude d'une existence dont on aurait apaisé les conflits, elle requiert justement de se coltiner avec les contradictions. L'écriture autorise d'autant moins leur dépassement (ou cet arrangement à l'amiable que constitue la dialectique) qu'elle en est un des lieux d'émergence : « le temps que j'arrive au point final d'une phrase, la technologie de la phrase m'a fait atteindre six positions que je ne tiens pas, et ce que cela a exigé comme travail pour le faire a en quelque sorte fait de moi une menteuse. Quoi que cela prenne pour faire quelque chose, toutes ces petites trahisons, cela fait de vous un menteur. Et je suis alors réellement inconfortable, au sens où j'utilise ce terme »²⁶.

Inconforts

L'innocence n'est plus autorisée, sauf à se déclarer ir-responsable. Ecrire des histoires est encore à cet égard une technologie, notamment parce que Haraway s'astreint, d'une part, à une répétition qui crée et fait sentir les écarts — chaque version est le métaplasme d'une autre —, de l'autre à l'inachèvement voulu, assumé, autorisant la reprise et l'espace des contradictions : comme le soulignait Isabelle Stengers, *répondre, c'est-à-dire apprendre, reprendre, oser de nouvelles versions* et ouvrir à l'appétit pour cette reprise. « Nous avons besoin de tenir à des positions qui sont conflictuelles et de les tenir en même temps sans les dépasser, car elles sont toutes vraies »²⁷. *Staying with the trouble*. Voilà pourquoi ses histoires trébuchent comme des tropes, dont le sens peut s'inverser²⁸, non pas avec cette jouissance du relativisme, bien au contraire. Rien ne va de soi dès lors que ceux dont il s'agit de rendre compte, et à qui il s'agit de rendre des comptes, ne vous laisseront imaginer une paix qui les réconcilie, à moins de les insulter ou de considérer que cela ne compte pas vraiment. Et on est plus loin encore du relativisme lorsque Haraway, abordant le conflit entre deux de ses amis, Mark Bekoff le végétarien et Gary Lease le chasseur, tous deux profondément soucieux de « répondre » aux animaux et toutefois irréconciliables, reconnaît en elle-même le sentiment de souffrance « *que des choses simultanément vraies et impossibles à harmoniser peuvent créer* »²⁹.

Je dis « reconnaître », ce n'est pas le terme qu'elle a choisi. Et elle le récuserait certainement s'il désignait le fait de « concéder » ou d'avouer cette souffrance. Mais si j'utilise ce mot, c'est parce qu'il me permet de rendre compte d'une expérience, la mienne, et

²⁴ Haraway invente à cet égard un métaplasme difficilement traduisible dans ce contexte précis (mais pas dans d'autres), « re-member », qui indique à la fois cette épreuve de la tâche de recomposition et du souvenir à l'égard de ce dont elle hérite : « My father is undone, and that's why I must *re-member* him ». *WSM*, p. 163. Ce métaplasme montre en outre ce que je tentais d'explicitier à propos de l'efficace particulière de cette figure, en conservant et en re-suscitant, (et de manière ici tellement appropriée !), le lien entre le terme d'origine et son devenir transformé/transformatrice.

²⁵ *WSM*, p. 161.

²⁶ Interview. Haraway ajoute que dans ce cas nous disposons d'une des technologies rhétoriques de protection, l'humour, qui protège également le lecteur dans l'inconfort de ses doutes.

²⁷ Haraway. Débat suite à son exposé *Living and Dying Well with Creatures of Empire: Gleaning Pasts and Futures in Thickened Presents*, Cerisy La Salle, 7 juillet 2010.

²⁸ Dont elle rappelle l'étymologie, du grec *tropos*, tourner ou trébucher (*Manifeste*, p. 27). Elle écrit par ailleurs (*ibid*, p. 72) : « je raconte des histoires déclaratives par trébuchements ».

²⁹ *WSM*, p. 300.

de la raison pour laquelle la question de l'innocence m'importe, et me touche. Car c'est bien une expérience de « reconnaissance » que je pourrais décrire, dans le sens où « tiens, c'était donc cela », « c'était donc lui » ce sentiment plus proche des tropismes de Nathalie Sarraute que d'un affect réellement désigné comme souffrance. Cette expérience que j'évoque, nous pourrions, je crois, être nombreuses à en témoigner. Face à « des choses simultanément vraies et impossibles à harmoniser », le plus souvent la souffrance n'a en quelque sorte pas le loisir de « faire souffrance », n'est pas reconnue comme telle, parce que, la plupart du temps, nous cherchons — et je dis « nous » dans la confiance de partager cette expérience — à trouver « un arrangement » qui dissipe cet inconfort naissant. Une solution innocente, une solution qui nous innocente ou qui rend la situation innocente — la paix pour soi dans une paix unifiante vite conclue ; une solution qui fait taire ce qui, d'inconfort, aurait pu devenir souffrance : entre le chasseur et le végétarien, même hésitant, un calcul des peines, des valeurs et des utilités devrait toujours être possible, qui résoudrait le dilemme³⁰ ; ou encore, « la chasse doit être théologiquement bonne ou mauvaise, les positions à propos du droit des animaux forcément correctes ou incorrectes »³¹.

Vouloir trouver dans chaque histoire, une fin qui dépasse les conflits, impose de ne pas prendre en compte, ou pas au sérieux, quantité d'êtres, de choses, d'intérêts, de passions, de motifs qui compromettraient l'innocence de la situation. Nous avons des raisons, elles ne seront jamais suffisantes, aucune dès lors ne peut nous innocenter. Je repense ici à une situation concrète que nous avons évoquée à propos d'un bel exposé sur la zoothérapie, présenté dans le cadre du colloque³². Je remarquais, sur le ton du regret, le fait que l'animal s'était progressivement effacé des recherches en faveur des statistiques et d'un discours scientifique appauvrissant. Donna m'a répondu : « oui, mais grâce aux statistiques, le chien est sorti du discours, il est entré dans l'espace public, il est aujourd'hui admis dans les hôpitaux ». Le fait de devoir parfois accepter de passer par une position qui nous met en contradiction, et parfois même de faire alliance avec l'ennemi, avec la posture qui nous est le plus antipathique, qui nous compromet dans les trahisons, ce sont là, souligne Haraway, les connections partielles. Ce qui veut dire que la position la plus confortable est la position critique totalisante. Il s'agit d'accepter l'épreuve d'un basculement, qui « situe » la critique en rapport à des conséquences intéressantes, par lesquelles nous nous déclarons « intéressées ».

Apprendre à « reconnaître », à assumer et à penser cet inconfort, cette souffrance ou ce trouble, sans la solution qui sauve, m'importe, comme m'importe le fait de croire que cet inconfort des contradictions, des petites trahisons peut conduire à faire plus attention, à avoir le courage d'hésiter, et à discriminer les conséquences. Ne pas le faire a des conséquences sur ce que nous faisons, et sur ceux à propos de qui nous le faisons. L'innocence impose de s'arrêter de penser.

Cosmopolitiques

« Les questions cosmopolitiques émergent quand les gens répondent à des vérités finies, sérieusement différentes, et senties et connues comme telles, et qu'ils doivent cohabiter de manière convenable sans paix finale »³³.

³⁰Voir le refus féministe, par rapport à l'avortement, de la dichotomie rationaliste qui régit les conflits éthiques (WSM, p. 87.)

³¹ WSM, p. 299.

³² Exposé de Jérôme Michalon (*Les animaux pensent-ils ?*), « Que savons nous des animaux ? », Cerisy La Salle, le 4 juillet 2010.

³³ WSM, p. 299. Haraway fait ici explicitement référence au travail d'Isabelle Stengers. On lira par ailleurs, p. 83, la manière dont Haraway hérite explicitement de la proposition cosmopolitique de Stengers, et notamment la nécessité que les décisions doivent se penser « sous l'épreuve de la présence » de ceux qui en assument les conséquences. On retrouvera, dans *La Vierge et le neutrino*, une des formes d'innocence qui est ici

IS : Une des choses auxquelles j'essaie de résister, c'est à l'idée que nous sommes aujourd'hui en position de dire : maintenant nous savons, et j'essaie tout le temps de réouvrir un trajet par lequel nous pourrions recommencer à apprendre. Quand on dit maintenant nous savons, par exemple que le communisme n'est pas possible, ou que les humains sont incapables de ceci ou cela, j'ai toujours besoin de faire infraction, d'affirmer : non nous ne le savons pas ! Au contraire, nous sommes plus indignes que beaucoup d'autres avant nous, ou ailleurs, de "dire nous savons" ; nous avons dégradé beaucoup des ressources de savoir. Nous sommes dans une très mauvaise situation, et il s'agit, pour moi, de faire sentir ça à des gens qui pensent que, en première approximation, le monde est normal, que « nous y sommes », que nous sommes en position d'évaluer l'histoire qui mène à nous. C'est cela qui me crée un désir de secouer les gens pour dire : mais on doit se donner les moyens d'apprendre. Et lorsque je lis mes collègues, je me demande : est ce qu'ils pensent à partir des possibilités d'apprendre ou bien est ce qu'ils décrivent des états de choses ? C'est cela que j'ai aimé dans les sorcières néo-païennes, ce qui les engage demande qu'elles ne cessent pas d'apprendre, et le rite, c'est pour les ouvrir à la possibilité d'apprendre. (...) Pour moi, une phrase importante de Starhawk, c'est "la fumée des bûchers est encore dans nos narines". Le sentir de cette manière appartient au féminisme, quel que soit le registre. Il s'agit de vivre cela chaque fois que nous aurons peur de ce qu'« ils » diront de nous, et de comment « ils » nous regarderont si nous sommes intéressées à ce genre de choses. Parce que pour moi, les vrais héritiers des gens qui ont brûlé les sorcières, ce sont les sciences humaines qui ont transformé cela en non événement, "pauvres vieilles femmes, juste une affaire de superstition", alors qu'un monde était détruit. Ils ont fait oublier la destruction d'un monde³⁴.

DH : Et alors vous pouvez vous appuyer sur le relativisme culturel et adopter les points de vue et être tolérant. C'est toi qui a dit que la création de la catégorie de croyances, c'est ça la violence, elle distribue ceux qui habitent le domaine de la croyance et ceux qui ont le domaine du savoir. C'est la division moderniste, la division qui tue.

IS : Et c'est la position de l'innocence. Si je suis en train de parler au nom d'une théorie, je suis innocente. Celui qui est le porte-parole d'une théorie est innocent, quelles que soient les conséquences, ce n'est pas de sa faute.

DH : Non, c'est l'objet qui parle à travers moi. Aujourd'hui des anthropologues, comme par exemple Susan Harding, une collègue et amie proche, se fâchent à propos de la manière contemporaine de traiter les Chrétiens aux States. Prendre réellement au sérieux un Chrétien « né de nouveau » (Born Again)³⁵ et ne pas le faire habiter le domaine des seules croyances, le prendre sérieusement comme un sujet véritable, acteur du domaine politique avec lequel il faut négocier sans savoir à l'avance qu'ils ont tort et nous raison, et ce même alors que vous vous battez à mort avec eux à propos de l'avortement ou d'autre chose, sans les transformer en « autres »³⁶. Je pense que nombre de gens sont en train d'essayer d'apprendre à faire cela, en Sciences Studies, en anthropologie, en philosophie, dans la vie ordinaire, en politique. Beaucoup de gens comprennent que nous avons besoin de faire cela. Il y a quantité d'expressions qui circulent à présent, mais nous ne savons pas comment faire. Nous n'avons ni l'appareil conceptuel, ni les habitudes sociales, ni les habitudes psychologiques pour réellement habiter un monde de conséquences, avec quelqu'un et sans mépris.

« Apprendre à investir les histoires afin de pouvoir les transformer »³⁷

implicitement évoquée, notamment lorsque des scientifiques revendiquent parler au nom d'une vérité devant laquelle tous devraient s'incliner, et qui prend la forme du déni d'être concerné. Ce point sera abordé dans l'interview.

³⁴ Voir à ce sujet le bel article de Mona Chollet : www.peripheries.net/article215.html

³⁵ Les Chrétiens reconvertis, « nés de nouveau », font partie d'un mouvement évangéliste principalement Américain et revendiquent une nouvelle naissance après s'être écartés de la religion.

³⁶ Voir à ce sujet le tome 7 des *Cosmopolitiques* d'Isabelle Stengers : « Pour en finir avec la tolérance », Le Seuil, Les empêcheurs de penser en rond.

³⁷ *Manifeste*, p. 106.

« *Penser avec Donna Haraway, c'est penser avec une multitude de gens, une multitude d'êtres, ce qui signifie, penser dans un monde peuplé* »³⁸. C'est surtout « penser avec » insiste Maria Puig de la Bellacasa, et non « à propos de ». Les histoires de Donna Haraway n'illustrent pas, ce que feraient les anecdotes, mais font exister et assument sans innocence ce qu'elles font exister ; elles n'expliquent pas, elles connectent partiellement dans les connivences et les contradictions, des êtres du passé, du présent et du futur. « *Nous ne savons pas qui sont nos ancêtres*, écrit Benedikte Zitouni dans un superbe texte sur les savoirs situés, *il faut les trouver* »³⁹. L'innocence serait d'affirmer qu'on ne choisit pas ses ancêtres, alors qu'il ne s'agit pas de choisir ou de ne pas choisir, il s'agit d'hériter, c'est-à-dire de contruire l'héritage de telle sorte qu'il nous rende capables de répondre à, et de, ce dont on hérite. Car si l'innocence impose de tout prendre, ou de tout récuser, l'héritage n'a plus alors aucun pouvoir transformateur. C'est là l'enjeu.

Hériter, Haraway ne cesse de le rappeler, est une tâche. *Re-member*, se souvenir et recomposer ; ré-appeler, pourrait-on proposer dans la gamme des inflexions métaplasmiqes possibles, au double sens de faire mémoire avec— de rappeler—, et d'appeler, de faire revenir ensemble (battre le rappel), tout en sachant que l'appel *peut* espérer une réponse et *doit* l'attendre, et qu'il suppose une inquiétude pour ceux qui ne répondent pas, ceux qu'on aurait oubliés, ou ceux qui se trouvent hors d'appel⁴⁰.

« *Quand la "pure race" Cayenne, le "bâtard" Roland et moi nous nous touchons, nous incarnons dans la chair les connexions entre tous les chiens et les humains possibles* »⁴¹. Nous héritons. Avec quelles histoires devons-nous vivre ? Quelles seront celles qui nous rendront capables « *de façonner des futurs multispécifiques propices à la vie* » ?⁴² Comment, par ces histoires, ce dont nous héritons peut-il nous obliger, et nous oblige-t-il à répondre, et à qui ? Quelle est la longueur de la liste nécessaire ? « *Je ne tiens pas à ce que Roland, Cayenne*

³⁸ Maria Puig de la Bellacasa, "Thinking with care", In Sharon Ghamari-Tabrizi (ed.) *Thinking with Donna Haraway*. MIT Press, Boston, sous presse. Je préciserais que c'est à Maria Puig de la Bellacasa que je dois d'avoir eu la chance de lire Haraway, et qu'elle est pour beaucoup, grâce à un travail remarquable et remarquablement généreux d'intercesseur dans la possibilité de cette rencontre — ou dans son travail de métisseuse, dit à son propos Benedikte Zitouni dans « With which Blood were my eyes crafted ? Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité ». Texte non (encore) publié.

³⁹ Zitouni continue : « *En effet, l'héritage et la dette ne s'imposent pas en début de parcours, comme une filiation qu'il faudrait à tout prix respecter, sans même savoir où mènera l'expérimentation, mais ils s'imposent à partir de la connexion partielle et à partir de l'univers partial que la chercheuse a établis avec son inconnue. De ce point de vue-là, dans cette construction-là, quel est le sang, l'histoire et le passé qui s'infiltrent dans la recherche ? Qui, quoi, se trouve associé à l'univers qui est créé ? Esquisser cet héritage demandera, tout comme la recherche de la connexion partielle, tout comme le déploiement de l'univers partial, à ce que la chercheuse sache fabuler.* » (*Ibid.*)

⁴⁰ « Ré-appeler » comme traduction métaplasmiqde de « re-member » m'a été soufflé par Isabelle Stengers. La prolifération des significations que ce trope convoque pour se rapprocher des sens donnés par l'anglais crée une proximité intéressante entre la question de la responsabilité, chez Donna Haraway, et ce que j'appellerais le pragmatisme concerné de William James (en sachant la redondance, mais en voulant insister sur le type de conséquences auxquelles je me réfère) : « Nous sommes en rapport avec la nature de tant de manières différentes qu'aucune d'elles ne nous rendrait possible une étreinte qui l'embrasserait toute. [Aucune tentative philosophique pour définir la nature ne pourra prétendre] n'oublier le rôle d'aucun être, n'en laisser aucun à la porte qui pourrait dire « Par où vais-je entrer, moi ? » [...] Le plus que puisse espérer une philosophie, c'est de ne fermer à tout jamais la porte à aucun intérêt. Quelles que soient les portes qu'elle ferme, elle doit laisser d'autres portes ouvertes pour les intérêts qu'elle néglige. » *A Pluralistic Universe, A Pluralistic Universe. Hibbert Lectures at Manchester College on the Present Situation in Philosophy*, Longmans, Green and Co., London, Bombay, and Calcutta, 1909, p. 32. Pour être complète, je me dois d'ajouter que c'est le travail de Bruno Latour qui m'a rendue attentive à cette dimension du pragmatisme, et notamment ses *Politiques de la Nature*, Paris, La Découverte, 1999.

⁴¹ *Manifeste*, p. 107.

⁴² *Manifeste*, p. 71.

*et moi héritions de cette histoire violente lors de nos courses d'agility ou de nos rapports oraux, et c'est pourquoi je me dois de leur en parler. Les espèces compagnes ne peuvent se permettre de souffrir d'amnésie, que celle-ci touche à l'évolution, à l'histoire ou aux rapports personnels.*⁴³ » Dans cette histoire, et dans ce qui l'ont rendue possible, sont connectés les discours raciaux endémiques tant dans l'histoire de la biologie que dans celle des nations (la « pure race » Cayenne, le « bâtard » Roland), l'histoire de la ruée vers l'or et la guerre de Sécession, la rencontre conflictuelle des mondes d'espèces en danger, avec leurs dispositifs de conservation et leurs discours sécuritaires, les sciences behavioristes qui ont nourri les pratiques de dressage, les élevages de moutons qu'ont accompagnés, à un moment de leur histoire, les ancêtres de Cayenne et Roland ; la colonisation de l'Australie et celle de l'Amérique. Aucune de ces histoires n'est innocente, toutes portent leur charge de violence, de joie, d'amour et de souffrance. Si je raconte cette histoire, continue Haraway, « *alors pourrai-je commémorer les autres histoires qui ont associé des humains et des chiens.* »

Ces histoires pourraient avoir valeur explicative. Elles ne l'ont pas. Les fictions se resuscitent, elles se répondent, mais ne peuvent ni s'expliquer, ni expliquer. La « fiction », on l'a évoqué, est un verbe d'action tiré d'un participe présent : « *en devenir et toujours ouverte(s), sujette(s) à révision, toujours incline(s) à se mettre les faits à dos autant qu'à exposer quelque chose dont nous ignorons encore qu'il soit vrai, mais que nous saurons bientôt* »⁴⁴.

C'est en ce sens que j'ai lu, et proposé à Haraway de traduire, le changement que je sentais entre l'écriture de *Primate Visions* et celle de *When Species Meet*. Au cœur de ce contraste, la thématique de l'innocence me semblait articuler différemment les fictions, tendre autrement le fil du rasoir sur lequel Haraway nous demande de la suivre⁴⁵. D'abord, précisons-le, dans *Primate Visions*, la thématique de l'innocence apparaît, mais sous une forme qui n'est pas encore celle de la non-innocence et de l'inconfort. Ainsi, Haraway rend-elle perceptible que lorsque Jane Goodall, en période de menace nucléaire, va chercher le paradis perdu dans la jungle des chimpanzés, il s'agit d'une quête d'innocence, au parfum de rédemption. Le sentiment d'inconfort, si je traduis ma propre expérience de lecture, n'était pas du même registre que celui auquel elle nous invite aujourd'hui. Il était plutôt lié au fait qu'Haraway prenait à revers le rapport que j'entretenais aux narrations. Les schèmes disponibles pour re-penser les relations avec l'animal sont assez pauvres, et l'étaient plus encore, d'autant plus que les philosophes sont assez mal équipés à cet égard. Je m'attachais, au cours de mon travail, à en trouver de nouveaux, mais il était souvent difficile de le faire *sérieusement*, et il m'arrivait de me fier à ceux qui étaient déjà-là, prêts à l'emploi, comme les schèmes romantiques de rencontres sentimentales, ce qui était une manière « innocente » pour s'écarter des modèles (et leur résister) des pratiques scientifiques et ascétiques. J'ai été baignée dans les « belles » histoires à la Goodall, et dans les photos d'Eden de cette femme « seule » qui, dans des relations aux allures romantiques avec ses singes, allait retrouver l'innocence perdue d'une époque en pleine perdition. Que l'analyse de Haraway ait été sans concession n'offrait pas de difficulté particulière car nous avons les ressources d'une longue tradition critique où nous avons appris à trouver la jouissance de celui qui « sait » enfin. Mais c'est plutôt ce que Haraway empêchait qui créait l'inconfort : son texte interdisait cette complicité de la critique, cette possibilité ironique, cette jouissance de la déconstruction, voire cette

⁴³ *Manifeste*, p. 90.

⁴⁴ *Manifeste*, p. 27. Le terme fabulation pourrait ici être proposé, au vu de la définition que donne Haraway de la fiction. Le genre « sf » pour elle, est tout à la fois science fiction, speculative fabulation, speculative feminism. La fabulation insiste plus explicitement sur la dimension spéculative et renvoie, de manière plus prononcée, équivoque et démoralisée, à la possibilité de se compromettre (faire des histoires). V. Despret et I. Stengers, *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?* Paris, La Découverte, sous presse..

⁴⁵ C'est à Benedikte Zitouni que je dois cette expression si juste, (*op. cit.*).

condamnation vertueuse « ce n'est que cela ! On a bien failli se faire avoir ». Et pour cela, pour apprendre à entretenir un rapport plus compliqué à ces « belles » histoires sans la consolation (rédemption) de la critique, ou sans le salut de la condamnation, je n'étais pas tout à fait préparée : je voulais bien renoncer mes histoires innocentes (et le dire comme cela traduit en effet bien encore le registre innocent de mon rapport à elles), mais pas sans les bénéfiques qui sont usuellement associés à ce renoncement.

Comment traduire, dans une histoire, l'importance prise aujourd'hui par la non-innocence et la mise en retrait des stratégies explicatives ? Comment peupler cette histoire ? J'ai proposé à Haraway de reprendre le contraste en l'articulant au fait qu'elle n'était pas, dans sa recherche pour *Primate Visions*, engagée dans le même rapport aux animaux, alors qu'à présent, si je reprends les termes d'Isabelle Stengers, elle se « compromet » dans une relation.

VD : Dans le *Manifeste* et *When Species Meet*, c'est avec les animaux eux-mêmes que les choses se passent, et j'ai comme le sentiment que cela te fait perdre cette position qui te permettait de parler de l'innocence des autres. La non innocence apparaît maintenant comme une question et elle demande un engagement.

DH : Je pense que tu as raison et que plein de choses sont arrivées, certaines personnelles et certaines historiques, collectives, que plusieurs d'entre nous, comme génération ou comme culture, nous avons dû traverser. Pour une part, cela a été la réaction à *Primate Visions*, la réaction de personnes qui m'ont donné leur confiance, un contrat de confiance, qui m'ont accordé des interviews, m'ont donné du matériel. Beaucoup de celles qui m'avaient fait confiance ont été blessées ; certaines d'entre elles du fait que je ne me sois pas mise moi-même en risque d'une manière importante, incluant le fait de les suivre sur le terrain, dans leurs lieux de travail, de m'immerger dans les pratiques. Et même si je critiquais le discours de la représentation, si je comprenais les tropes, les dispositifs et les dilemmes politiques et philosophiques, il y avait quelque chose que je ne savais pas dans *Primate Visions*, quelque chose que j'ai appris dans le cours de mon mouvement, depuis la biologie et l'histoire de la biologie aux Sciences Studies, du fait également d'être exposée à Bruno Latour et d'autres, à l'ANT, à Strathern et aux développements de l'ethnographie, à la pratique ethnographique - non pas l'ethnographie critique mais les *pratiques* de l'ethnographie, avec les risques pris de manières très différentes, même pour les ethnographies post coloniales. L'ethnographie est devenue très importante pour moi, ainsi que les gens qui l'ont faite de manières très diverses. Je suis devenue de plus en plus consciente de la quantité de permissions que des gens comme moi et nous, nous nous donnons à nous mêmes, de *ne pas* connaître la moindre chose élémentaire à propos de ce qui se passe dans le monde, et de ne pas être en risque par rapport à ces choses. Et la majorité d'entre nous n'a pas la moindre idée de comment, dans des mondes d'animaux et de plantes, les politiques et l'écologie sont réellement faites, de comment se tissent et se nouent ensemble des modes de vivre et de mourir dans les semi-déserts australiens, dans les économies d'élevage et de post élevage. Nous ne savons pas la moindre chose à propos de ce que sont les conditions réelles des pâturages de Montagnes Rocheuses occidentales, et vous ne pouvez espérer le savoir uniquement à travers l'histoire de l'environnementalisme, vous devez le faire avec l'histoire des pratiques conflictuelles et constructives des personnes, des animaux, des plantes, des paysages, et les gens qui essayent vraiment d'habiter ces contextes. Certaines de ces personnes sont des chercheurs qui étudient les *sciences studies*, et certains, la plupart d'entre eux, sont des collègues comme Jim Clifford, Anna Tsing, Michael Fisher, Marilyn Strathern, Debbie Bird Rose, Susan Harding. J'ai appris du fait de vivre avec ces collègues tirant dans différentes directions, et du fait de prendre au sérieux l'expérience d'avoir commis une trahison illégitime dans ma pratique comme chercheuse. Dans *When Species Meet*, il y a une tout autre pratique qui s'est entrelacée, en partie pour des raisons personnelles en partie non. Sauf que cette dimension de trahison possible est toujours là. Je suis toujours en risque, notamment parce qu'il y a des gens qui connaissent les chiens et d'autres qui ne les connaissent pas, et parce que cette

époque, trente ans plus tard, est beaucoup plus en risque intellectuellement politiquement et émotionnellement. (...)

IS : Peut-être que tu accepterais qu'il y a une autre chose : que depuis lors, dans chacun de tes articles, tu « tisses » ensemble, tu tisses en créant des contrastes, ce que autrefois tu maintenais séparés, dans des textes distincts qui composent le livre. Une chercheuse pouvait se sentir offensée et ne pas se rendre compte que dans un autre chapitre tu compliquais la situation...

Si tout s'explique

Les histoires, dans *When Species Meet*, entrent dans un nouveau rapport. Elles portent la marque d'un type particulier d'expérimentations : inventer, tisser, comme le propose Stengers, agglutiner des connections toujours partielles et donc toujours à reprendre⁴⁶. Ce qui inscrit la narration dans un autre type de technologie, ou peut-être dans un type plus affirmé, que j'articulerais à l'affirmation de la non-innocence : il s'agit à présent de rendre compte — hériter, répondre, connecter — mais en s'attachant à ne laisser à aucun événement le pouvoir de causer, ce qui veut dire à ne laisser au texte aucun pouvoir d'expliquer, au sens usuel⁴⁷. Car le régime de l'explication relève, à certains égards, de l'innocence : si les choses *s'expliquent*, celle qui les évoque n'a plus à répondre d'elles. Ou, pour le dire autrement, quand les choses s'expliquent, les connections deviennent rapidement totalisation — tout s'explique. Il n'y a plus d'espace pour les contradictions, pour les hésitations, pour les inversions, pour une part de non-savoir, en somme pour l'équivocité. Car si le terme « équivocité » n'apparaît pas explicitement dans le travail d'Haraway, il ne cesse pourtant d'y opérer. Il ne s'agit pas d'une culture abstraite de l'incertitude en général. Non, insiste Haraway, nous avons bel et bien affaire à des vérités finies *sérieusement différentes, et senties et connues comme telle*. Il ne s'agit pas non plus d'ambivalence — qui ramènerait exclusivement l'histoire au sentiment que nous en avons —, mais bien d'une pratique qui prend acte des contradictions, et qui expérimente les possibilités de leur co-présence, qui nous en fait goûter les effets et l'inconfort, sans rêver de paix finale. L'explication prend trop en charge, elle épure les comptes, et donne à la situation une apparence d'ordre. On est quittes : il y a de l'affaire classée dans l'explication.

La proposition que je vais faire à Haraway, dans cette fin d'interview, reste bien maladroite, mais ce sont les accès que je tente de suivre dans ma recherche actuelle, sur les rapports qu'entretiennent les morts et les vivants. C'est la nécessité de créer ces accès, de fabriquer des manières polies de penser ces rapports, qui me rend très attentive au redoutable pouvoir de l'explication comme stratégie qui innocente celle qui s'épargne ainsi le risque de se compromettre, mais qui affaiblit ceux que ses histoires doivent apprendre à faire compter. C'est avec eux que ces histoires se tissent. Leur présence, même intempestive, n'a donc pas à être effacée. Ne s'agit-il pas de peupler, afin de ne pas expliquer ?

VD : J'ai en fait le sentiment maintenant que je travaille sur la question des ancêtres et des morts — et je repense à ces recherches de géographes qui étudient les

⁴⁶ On trouvera par exemple une mise en expérimentations des histoires dans un de ses textes récents, qui sans donner raison à mon hypothèse, semble cependant leur accorder une dimension fabulatoire (et donc, une puissance autre qu'explicative), in « Sowing Worlds: a Seed Bag for Terraforming with Earth Others », *op. cit.*

⁴⁷ Si le mot renouait avec son étymologie, et perdait donc le statut d'évidence que je signale sous le terme « usuel », il pourrait à nouveau être utilisé, et ce d'autant plus qu'il s'agirait alors de rendre compte des plis, nombreux, qui font la texture des textes de Haraway. L'*Ex-pli-cation*, alors — elle aussi comme verbe d'action —, serait une manière d'« apprendre à hériter dans les plis du monde » comme elle me l'écrit en réponse à cette note (Mail du 23 décembre 2010).

lieux où sont les fantômes, les spectro-géographes, et qui font l'hypothèse qu'il y a des fantômes là où il y a eu beaucoup de violences et où cette violence n'a été ni pardonnée, ni parlée, ni dite — que quand tu construis une histoire, tu pars de l'objet concret aujourd'hui, et puis tu évoques que cet objet est encore engagé avec des fantômes, je retraduis ici dans mes termes, et ces fantômes sont encore quelque part, mais nous ne savons pas ce qu'ils font et nous ne pouvons pas imaginer ce qu'ils font, mais ils sont là, et nous devons les prendre en compte, même si nous ne les percevons pas.

DH : Et peut-être nous ne le ferons jamais.

VD : Et nous devons les prendre en compte, et parler d'eux. Et je pense que dans *Primate Visions*, ces fantômes étaient déjà là mais ils étaient mis en scène de manière séparée de l'objet actuel, ils étaient connectés mais *comme s'ils allaient expliquer*. C'est la différence dont j'essaie de rendre compte : je crois qu'on avait dans *Primate Visions* un schéma explicatif de l'objet actuel, mais les fantômes ne sont pas bons dans les schémas explicatifs, ils doivent être là, mais ils ne peuvent rien expliquer.

IS : Ils doivent compliquer

VD : Or quand je t'entends aujourd'hui parler ou écrire à propos des moutons Churro des Navajos, les fantômes n'expliquent pas par leur présence mais ils sont là.

DH : Oui, ils sont là.

VD : Et on va devoir faire avec comme on dit en Belgique. Et faire avec, dans ce cas, c'est d'abord dire « ils sont là », ce qui fait perdre toute tentation d'explication. Et ma question est : est ce que la tentation d'explication ne reste pas finalement pas une tentation d'innocence, et que c'est cela qui a changé entre le moment de *Primate Visions* et celui de *When Species Meet* ?

DH : c'est exact. Cette tentation de toujours savoir, et pour ce que vous ne savez pas, de toujours chercher une explication, au lieu de chercher une incertitude, de chercher un non-savoir, la pratique d'habiter un non savoir, de manière dense. Cela demande, notamment, des choix rhétoriques, de commencer par le très ordinaire, et de permettre à l'ordinaire de tenir de plus en plus fermement, puis vous tissez des fils de plus en plus collants. Ce n'est pas en étant de plus en plus capable de comprendre, et de plus en plus largement, jusqu'au point de l'universel que tu deviens du monde⁴⁸. Non : *the stickyness is wordliness*. Et lorsque tu fais cela, ce n'est pas que tu ne saches rien, parce que tu dois admettre que tu sais si tu veux être d'une certaine manière *accountable*. Mais il y a une sorte d'espoir pour, un appétit pour, l'ouverture à un non-savoir ontologique, épistémologique, personnel, matériel.

Cerisy La Salle, France, juillet 2010 ; Liège, Belgique, décembre 2010.
Vinciane Despret

⁴⁸ « Becoming wordly » est un des enjeux majeurs des rencontres interspécifiques, le terme revient souvent dans *WSM*. Il pourrait appeler la traduction « devenir mondain » comme le propose le dictionnaire Robert et Collins. Cette traduction toutefois me paraissait trop lourdement connotée, j'ai donc opté pour la formule un peu bricolée « devenir du monde ».